

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/  
Couverture de couleur
- Covers damaged/  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments:/  
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/  
Pages de couleur
- Pages damaged/  
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/  
Pages détachées
- Showthrough/  
Transparence
- Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression
- Continuous pagination/  
Pagination continue
- Includes index(es)/  
Comprend un (des) index
- Title on header taken from: /  
Le titre de l'en-tête provient de:
- Title page of issue/  
Page de titre de la livraison
- Caption of issue/  
Titre de départ de la livraison
- Masthead/  
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>

# FEUILLETON ILLUSTRÉ

## PARAISSANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE.

MORNEAU &amp; CIE., PROPRIÉTAIRES.

2 CENTIMS LE NUMÉRO

### LES AVENTURES DU CAPITAINE VATAN

PREMIÈRE PARTIE.

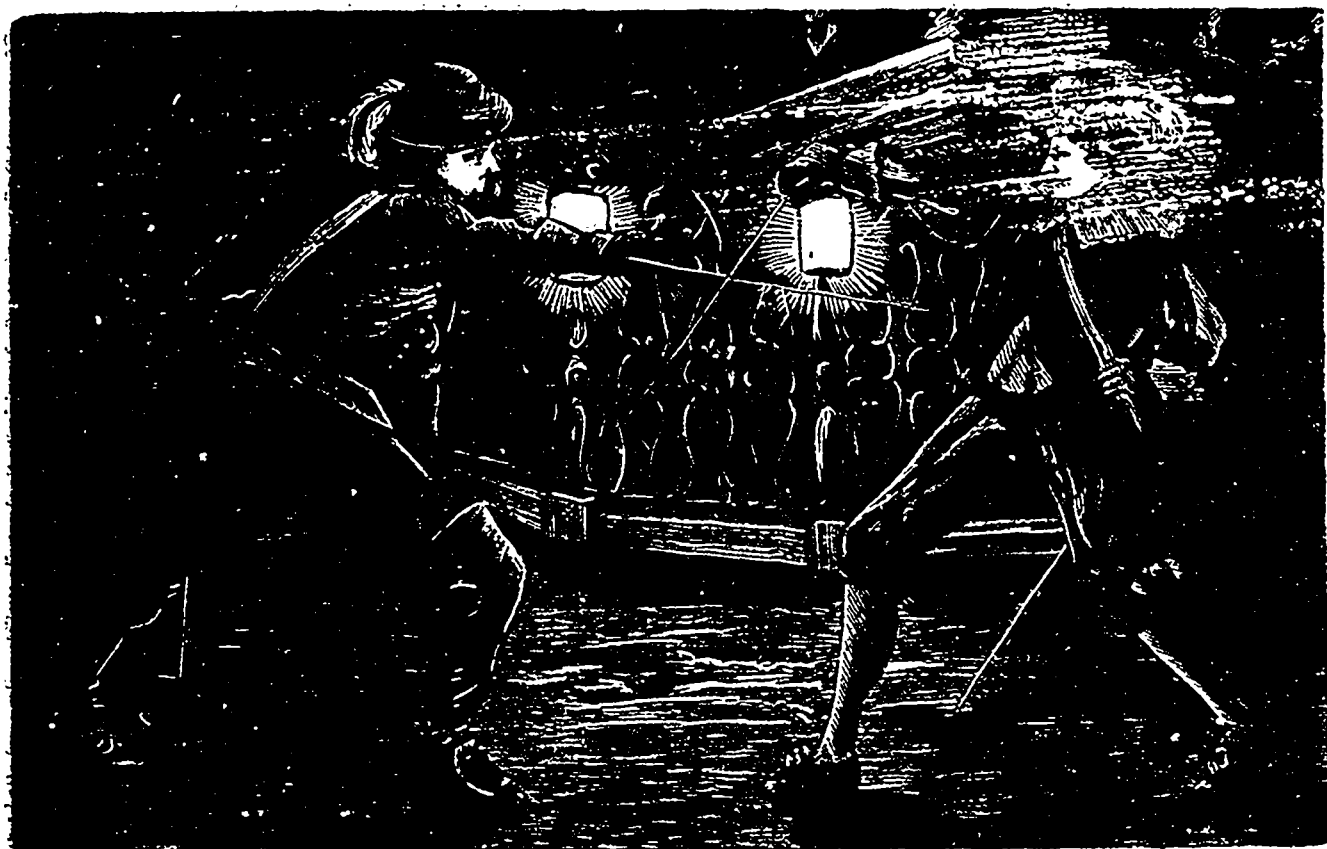
VI

OU LE CAPITAINE VATAN COMMENCE A SE FAIRE  
CONNAITRE

— Pourquoi tant de circonlocutions, Fanchette, dans une

— L'ancien gouverneur de la province du Limosin ; tout le monde sait cela, dit le capitaine, qui jouait nonchalamment avec son couteau.

— Mais ce que tout le monde ne sait pas, reprit tristement l'hôtelière, c'est que Louise de Coëuvre, sa mère, avait été fiancée, avant son mariage avec M. de Fargis, à un gentilhomme de la



Eh ! fit en riant le capitaine, en se posant en contre-garde, l'épée en tierce, c'est le jeu italien !

— affaire aussi simple, qui vous le savez, ne m'intéresse nullement ? dit le capitaine avec une amertume railleuse.

Fanchette se sentit piquée au jeu, par cette attaque directe. Elle lança un regard singulier au capitaine et reprit aussitôt.

— M. le comte Olivier du Luc a épousé, il y a un peu plus de six ans, Mlle Jeanne de Fargis.

— Fille du comte de Fargis, capitaine des gardes de Sa Majesté défunte le roi Henri IV ? dit froidement le capitaine.

— C'est cela même, reprit-elle avec une certaine impatience ; seulement, la chronique ou, comme il vous plaira nommer ce bruit menteur, soutient ceci : Jeanne de Fargis est la petite-fille du marquis de Coëuvre...

province, nommé Stéphane de Montbrun. Vous rappelez-vous ce nom, capitaine ?

— Vaguement, répondit-il en la regardant bien en face, comme pour la braver, un huguenot, à ce que je suppose ?

— Un huguenot, en effet, ce fut ce qui causa sa perte et celle de la pauvre enfant.

— Vous parlez par énigmes, ma chère Fanchette ?

— Vous trouvez, dit-elle d'une voix railleuse, eh bien souitez-moi jusqu'à la fin.

— Parlez !

L'hôtelière lui jeta à la dérobée un long regard, étouffa u

soupir, essuya une larme qui tremblait à la pointe de ses cils et elle continua d'une voix nerveuse :

— Le marquis de Cœuvre s'était fait catholique en même temps que le roi Henri IV ; il prétendit exiger que son gendre, avant d'entrer dans sa famille, abjurât lui aussi sa religion ; le jeune homme refusa ; le mariage fut rompu ; alors, de parti pris, le marquis se fit l'ennemi implacable, acharné du comte de Montbrun, que cependant il avait presque élevé. Une haine terrible succéda à une longue et profonde amitié ; vous voyez que je dis bien tout ?

— Tout ce que rapporte la chronique, répondit-il avec ironie.

— Vous avez raison. Vint le soulèvement des Croquants ; Stéphane de Montbrun s'en fit nommer le chef, dans le seul but de se venger du marquis.

— Oh ! s'écria le capitaine en frappant du poing sur sa table, ceci est un mensonge odieux.

— Peut-être, capitaine ; mais souvenez-vous que je ne suis, moi, qu'un écho.

— C'est vrai ! c'est vrai ! répéta-t-il machinalement ; continuez, Fanchette.

— Ne vaudrait-il pas mieux que je me taise ? dit-elle avec une ineffable douceur.

Le capitaine la regarda un instant avec une expression étrange, puis, faisant un geste suppliant de la main :

— Non, Fanchette, dit-il ; je veux, il faut que je sache tout. Il est bon, ajouta-t-il d'une voix sourde, que je sois instruit du degré de malignité que peut atteindre la sottise humaine.

— J'obéis, puisque vous l'exigez.

— Non, Fanchette, je vous en prie.

— Soit ! la chronique ajoute que le comte de Montbrun parvint, on ne sait comment, à s'emparer de la malheureuse fille du marquis de Cœuvre et que, lorsqu'elle lui échappa, elle fut enfin rendu à son père.

— Eh bien ! continuez ; pourquoi hésitez-vous ? s'écria-t-il d'une voix hachée par l'émotion intérieure qui lui tordait le cœur. Continuez ; ne vous ai-je pas dit que je voulais tout savoir ?

— Louise de Cœuvre avait été froidement et lâchement déshonorée par son ravisseur. Elle portait dans son sein la preuve de cet horrible attentat, commis par un gentilhomme de nom et d'armes ; qui, si bas qu'il fût tombé dans l'opinion générale, avait cependant conservé aux yeux de tous la réputation d'un homme violent et emporté il est vrai, mais loyal et de grand cœur.

Le capitaine laissa tomber sa tête dans ses mains ; pendant quelques minutes, il demeura immobile, en proie, selon toute apparence, à une douleur d'autant plus cruelle qu'il ne voulait ou il ne pouvait la laisser échapper au dehors.

Lorsqu'il se redressa, son visage était pâle comme un suaire ; ses yeux égarés ; cependant il essaya de sourire :

— Que me dites-vous donc, Fanchette, fit-il d'une voix railleuse, que cette jeune femme était déshonorée ? N'a-t-elle pas épousé le comte de Fargis ?

— En effet, reprit durement l'hôtelière, parce que, à côté du criminel, Dieu, dans son ineffable bonté, place toujours l'homme de cœur. Le comte de Fargis savait tout ; Mademoiselle de Cœuvre s'était noblement et loyalement confessée à lui. Cependant, il l'épousa. D'abord pour ne pas empoisonner les derniers moments du marquis de Cœuvre, blessé à mort ; ensuite, parce que sa grande âme eut pitié d'une infortune si peu méritée. Ce secret affreux, il le conserva dans son cœur, et, lorsque naquit l'enfant du séducteur, cet enfant, il l'éleva comme s'il eût été le

sien, l'aima comme s'il lui eût appartenu ; le maria ou plutôt la maria, car c'était une fille, au comte du Luc, et enfin, en mourant, il lui laissa toute sa fortune. Voilà, capitaine, ajouta-t-elle avec amertume, quelle est cette histoire que vous m'avez contrainte malgré moi à vous raconter.

Il y eut alors un long et triste silence.

L'hôtelier et sa femme échangèrent un coup d'œil d'intelligence.

Le capitaine était livide. Ses yeux lançaient des regards farouches qui erraient sans but autour de lui ; une vapeur moite couvrait son front pâle, sa main crispée tourmentait le manche d'un couteau.

— Oui, dit-il d'une voix profonde, au bout d'un instant, le comte de Fargis était un digne gentilhomme, et sa fille adoptive ignore sa naissance ?

— Qui lui aurait révélé ce secret ? répondit vivement Fanchette ; sa mère, tuée par la honte et la douleur, mourut en lui donnant le jour. Le comte de Fargis l'aimait trop pour lui mettre le désespoir au cœur.

— Tout cela est bien, très bien ! La mère n'étant pas coupable, Dieu l'a prise en pitié ; mais le père, n'a-t-il pas le droit de réclamer l'amour de son enfant ?

— Quel père ? demanda froidement l'hôtelière ?

— Ce Stéphane, ce comte de Montbrun, enfin.

— Ce qui constitue la paternité, vous le savez, capitaine, ce n'est pas le fait d'avoir jeté brutalement un enfant nu et misérable en ce monde ; c'est surtout l'exercice de la paternité, les soins dont on a entouré l'enfance de cette frêle créature ; les sacrifices faits pour son éducation, son établissement ; les droits, enfin, qu'on peut hautement revendiquer, aux yeux du monde, à cette paternité ; madame du Luc n'a eu qu'un seul et véritable père, le comte de Fargis.

— Mais, si l'autre père apparaissait tout à coup et revendiquait, à tort ou à raison, les droits qu'il prétend avoir ?

— S'il agissait ainsi, en supposant qu'il reparût un jour il ferait plus qu'une mauvaise action, il commettrait une lâcheté, un crime.

— Un crime ? s'écria le capitaine en se soulevant sur son siège et fixant un regard étincelant sur la courageuse femme.

— Certes, répondit-elle paisiblement ; vous partagerez mon opinion, j'en suis sûre.

— J'en doute, murmura-t-il d'une voix sourde en retombant sur son siège.

— En agissant ainsi, il commettrait un crime, je le répète, parce que, froidement, par égoïsme, je ne veux pas dire par cupidité, il détruirait à tout jamais le bonheur de deux êtres qui ne lui doivent rien, lui sont étrangers, s'aiment saintement, ont, eux aussi, des enfants dont cette révélation causerait, sinon la perte, du moins le malheur. D'ailleurs, cela ne peut arriver. Il est donc inutile de nous en occuper davantage.

— Ah ! fit-il d'un ton de menace, pourquoi donc cela, Fanchette ?

— Parce que, capitaine, reprit-elle lentement en fixant sur lui un regard froid, acéré, parce que le comte de Montbrun, que mon mari et moi, nous avons beaucoup connu et beaucoup aimé, était une loyale et vaillante nature ; un noble gentilhomme qui, dans un moment d'oubli ou d'égarement a pu commettre un crime, mais qui était incapable d'une action aussi basse et aussi indigne que celle que vous supposez, et puis... il est mort.

— Il est mort ! s'écria le capitaine.

— Il doit l'être ! reprit-elle froidement, son regard toujours fixé sur le sien avec une acuité étrange.

Le capitaine baissa lentement la tête, passa à plusieurs reprises sa main sur son front, et saisissant le verre plein posé devant lui, il le vida d'un trait.

L'homme et la femme l'examinaient avec une inquiétude croissante.

L'aventurier posa son verre sur la table, essaya de sourire, et d'une voix dont le timbre avait toute sa tonalité ferme, légèrement ironique :

— Vous avez raison, mes bons amis, dit-il, le comte de Montbrun est mort, bien mort. Il ne reparaitra jamais ; cela vaudra mieux pour tout le monde ; donc, paix à la comtesse du Luc ! Ils sont jeunes, ils s'aiment, l'avenir leur apparaît bleu, sans nuages ; ils méritent d'être heureux ! Eh ! corbleu ! ajouta-t-il en riant, il ne tiendra pas à moi qu'il en soit ainsi. Faites-moi raison et parlons, si vous le voulez bien, d'autres choses plus gaies ; les sujets ne manquent pas, que diable !

Les gobelets se choquèrent bruyamment, ils furent vidés et remplis à plusieurs reprises ; la gaieté, un instant éclipsée, reparut enfin sur tous les visages.

— Ma foi ! capitaine, dit l'hôtelier, puisque nous voici redevenus de bonne humeur, permettez-moi de vous adresser une question.

— Adressez-moi toutes les questions qu'il vous plaira, compère, j'y répondrai, si je puis.

— Bon ! imaginez-vous que j'ai une curiosité extrême.

— La curiosité n'est autre chose qu'un désir de s'instruire.

— C'est cela même, capitaine. Figurez-vous, que depuis votre arrivée, j'ai cette diable de question sur le bout de la langue sans oser la formuler.

— Bah ! que désirez-vous donc apprendre ?

— Ma foi tant pis ! vous m'excuserez, n'est-ce pas, capitaine ?

— Oui, oui, dites toujours.

— Eh ! bien, depuis notre séparation, il y a vingt ans passés...

— Vous ne savez plus ce que je suis devenu, interrompit en riant le capitaine, et vous ne seriez pas fâché de le savoir, hein ! gros curieux ?

— C'est cela même.

— Je ne vois aucun inconvénient à vous satisfaire. Ce ne sera pas long, du reste ; vous n'ignorez pas sans doute, mon compère, que, grâce à Dieu, depuis une quarantaine d'années on se bat un peu partout en Europe. Il est donc facile à un aventurier, et je ne suis pas autre chose, de se tailler avec son épée une position honorable. Je puis affirmer en toute sûreté de conscience que j'ai servi la plupart des souverains de l'Europe ; combattu tour à tour sous les ordres des plus fameux généraux de notre temps : Spinola, Maurice, Mathias, le duc de Savoie, le comte de Turn, Frédéric V de Bohême, Betlem-Gabor, que sais-je encore ?

Enfin, j'assistais, il y a trois mois, à la fameuse bataille de la " Montagne-Blanche ", auxquels d'aucuns donnent le nom de bataille de Prague, et que Frédéric V a perdue, après un grand carnage, contre la Ligue catholique. Depuis tout au plus quinze jours j'avais abandonné le service du roi de Bohême pour m'engager à celui de la Ligue ; je me trouvais donc du bon côté de la haie, ce qui me procura de grands profits, non pas seulement

en argent et en bijoux, mais encore, ce qui est préférable et plus portatif pour un soldat, en une assez belle quantité de pierres précieuses.

Pendant vingt ans, j'avais enduré le chaud, le froid, la faim, la soif, été blessé, prisonnier, sur le point d'être pendu, brûlé ou décapité, j'avais senti cent fois sur mon épaule les griffes crochues de la mort ; supporté les misères les plus affreuses ; je commençais à me lasser de cette existence par trop accidentée, de plus, je me voyais riche, ce qui est le meilleur viatique en ce monde ; le souvenir de mon pays me vint à l'esprit ; je tournai la tête de mon cheval du côté de la France.

Après avoir traversé l'Allemagne à petites journées, m'arrêtant de ci, de là, selon mon caprice, rien ne me pressait, excepté vous, mes bons amis, qui songeait à moi en France ; tous ceux que j'avais aimés étaient morts ou dispersés. Ainsi que je vous l'ai dit, mon premier soin fut de vous chercher. Personne ne me reconnut dans la province ; le nom de Vatan n' éveilla aucun écho.

Peut-être aurais-je pu ajouter à celui-là un autre nom ; mais je ne sais pourquoi je m'en abstins, maintenant je m'en félicite, ce nom est désormais éteint pour toujours, moi, vivant ; il ne sera plus prononcé ; lorsque j'eus réussi à savoir que vous étiez à Paris, je me remis en route et me voilà ; vous voyez que tout cela est bien simple.

— Oui, oui, capitaine, fort simple en effet, d'autant plus que vous n'êtes pas entré dans de longs détails, dit en riant l'aubergiste.

— Que voulez-vous, compère, les histoires de guerre se ressemblent toutes ; ce sont toujours des récits de batailles, de sièges ou d'échellades. Cela vous aurait ennuyé à la longue ; d'ailleurs il se fait tard ; avant de nous dire bonsoir, ou plutôt bonne nuit, il me semble qu'il serait assez à propos que vous me donniez quelques renseignements sur mon sujet de filleul qui doit être un homme, à présent ?

— Eh ! eh ! capitaine, il a vingt-trois ans passés ; ce n'est pas à moi à mal parler de mon fils ; il nous a quittés ; ne nous le voyons que rarement ; vous le rencontrerez sans doute sur le Pont-Neuf ou ailleurs ; mieux vaut que vous le jugiez par vous-même.

— Comme vous voudrez, compère. Après tout, vous avez peut-être raison ; et maintenant, bonsoir et bonne nuit.

— Je vais vous conduire à votre chambre, capitaine, dit l'hôtelière en s'armant d'un flaubeau.

On échangea encore quelques compliments, puis le capitaine suivit Fanchette.

Celle-ci lui fit monter deux étages et l'introduisit dans une chambre de médiocre grandeur, fort propre, coquettement meublée, avec alcôve et cabinet de toilette.

— Cornebœuf ! Je serai comme un Dieu, ici ! s'écria le capitaine d'un air ravi ; merci, ma mie Fanchette. A propos, si par hasard vous voyez le comte du Luc, ne lui parlez pas de moi.

— Hein ! Vous le connaissez donc ?

— A peine. Je l'ai rencontré cette nuit pour la première fois.

— Est-ce qu'il est à Paris ?

— C'est probable.

— Mais cette rencontre ?...

— Allons ! rassurez-vous, ma mie Fanchette, dit-il en l'embrassant sur ses joues roses, tout s'est passé le mieux du monde. Je crois même que je lui ai sauvé un peu la vie.

La-dessus, laissant l'hôtelière toute ahurie, il lui prit le flambeau des mains et ferma sa porte en riant.

## VII

## LE PONT-NEUF.

La première pensée de la construction du Pont-Neuf remonte à 1556.

Les habitants firent par lettres au roi Henri II, alors régnant, la demande d'un pont construit à la pointe de la Cité, et qui faciliterait ainsi les communications devenues de plus en plus fréquentes entre les divers quartiers de la ville.

Le prévôt des marchands, sans l'assentiment duquel le roi ne pouvait rien faire à ce sujet, fut mandé et s'opposa nettement à l'exécution de ce projet qu'il fit avorter, en prétextant que ceux qui avaient besoin d'un pont, n'avaient qu'à le faire construire de leurs propres deniers.

Vingt ans plus tard, ce fut le prévôt des marchands lui-même qui vint humblement solliciter le roi Henri III de consentir à la construction de ce pont qu'il avait d'abord si hautement refusé.

Le roi Henri III résolut d'exécuter la pensée de son père ; la situation, du reste, était critique ; elle exigeait un prompt remède.

Les travaux commencèrent au mois d'avril 1578 et non au mois de mai, ainsi que beaucoup l'ont prétendu à tort. Les fondations furent d'abord creusées du côté des Augustins, dans le petit bras de la Seine, où les eaux étaient moins hautes.

La construction marcha d'abord fort vite, entendons-nous bien, pour l'époque où elle se faisait. Au mois de mai 1579, il était déjà question de faire les cintres des quatre premières arches, c'est-à-dire depuis le quai des Augustins jusqu'à l'Île.

Cependant le roi Henri III avait grand'hâte de voir ce pont terminé ; son impatience devint telle qu'en plein mois de janvier, lorsque le fleuve charriait foison de glaçons, il ne put la contenir ; il fit jeter un pont de bois qui allait d'une rive à l'autre, en s'étayant tant bien que mal sur les piles du pont inaché et, sur cette si périlleuse passerelle, toute la cour, le roi en tête, se rendit aux grands Augustins, pour assister à la fête magnifique, donnée en l'honneur de l'inauguration du nouvel ordre du Saint-Esprit que Henri III venait alors de créer.

Hélas ! ce squelette informe de pont était tout ce que son fondateur devait en voir. Il le traversait pour la première et dernière fois.

La partie touchant aux Augustins était à peu près terminée ; les autres piles, devers la Mégisserie, sur l'autre bras, émergeaient de l'eau ; sur le quai voisin de la Sainte-Chapelle, la rue Saint-Louis avait été ouverte. Alors les troubles survinrent ; les barricades se dressèrent triomphantes devant le roi ; il fut contraint de s'enfuir, et pourtant l'entreprise si choyée touchait presque à son terme.

Cette interruption causa un chagrin véritable dans Paris.

Pourtant on voulait utiliser la partie presque terminée, allant du quai des Augustins à l'îlot des Juifs, récemment relié à l'île du Palais. On posa sur le cintre des arches un tablier volant en planches et poutres.

Il fallait être doué d'un certain courage pour se hasarder sur ce pont improvisé, car non-seulement, au risque de ce plancher plus que brulant, s'ajoutaient les périls des bandits, qui s'étaient fait un repaire des profondeurs béantes des piles inachevées.

Ce ne fut qu'après la paix de Vervins, signée en 1598 avec les Espagnols, que le roi Henri IV se décida enfin à terminer l'œuvre importante commencée sous le règne précédent.

Il avait été question d'abord de construire des maisons sur le Pont-Neuf ; des caves avaient même été faites sous chaque pile ; mais ce projet fut abandonné, pour ne pas enlever la vue du Louvre, et les caves furent comblées.

A peine fut-il achevé que le Pont-Neuf devint instantanément le centre de la vie parisienne ; le but de promenade des oisifs, des poètes, des désœuvrés de qualité, des chanteurs en plein vent, des bateleurs et par conséquent, pour ne pas dire surtout, des filous de la haute et basse « pègre », qu'on nous pardonne ce mot d'argot ; il est en situation, et de plus des « tire-soies » et des « tires-laines », autrement dit : les voleurs-gentilhommes et des simples escrocs.

Le rendez-vous des filous était au Port-au-foin, à l'endroit où se trouve aujourd'hui, ou du moins où se trouvait, car par le temps de démolitions où nous vivons, Paris se transforme tous les jours, la place des Trois-Maries.

Leur société — soyons polis — était parfaitement organisée.

Ils avaient un gouvernement établi et fonctionnant à miracle. Ceux d'entre eux qui enfreignaient les statuts de la société d'actionnaires de nos jours, étaient condamnés les uns au fouet, les autres à l'amende, d'autres enfin à mort.

On les poignardait, ils étaient jetés à l'eau et tout était dit.

D'ailleurs, ils n'avaient pas loin à aller pour cela. Le tribunal saplant de ses honnêtes coupe-bourses siégeait dans la rivière même, en deux bateaux ; le plus grand où se tenaient les juges, le plus petit où était le bourreau et le condamné. C'était tout profit pour la ville qu'une telle justice. Les coquins se détruisaient les uns les autres. Mais, comme dit un auteur du temps, il y en avait alors un tel fourmillement qu'il n'y paraissait guère.

Cependant la vraie justice avait l'œil sur cette sanglante parodie de ses arrêts ; au mois de septembre 1610 elle fit un exemple ; nos coquins furent surpris par M. Defunctis, — un nom prédestiné, — le prévôt, qui en fit pendre bon nombre, haut et court, sur la place au Foin même.

Huit jours après, il y avait plus grande affluence de filous sur le Pont-Neuf ; preuve que l'exemple avait profité.

Du reste, le Pont-neuf semblait voué à cela ; puisque, même avant son achèvement, il était déjà infesté de bandits dont, plus haut, nous avons eu occasion de dire quelques mots. Donc, il n'avait pas perdu de temps.

En 1609, les charlatans commencèrent à affluer ; le premier n'était qu'un filous déguisé, un véritable banquiste ; la plupart des autres demeurèrent célèbres.

Nous en citerons quelques-uns : maître Guillaume, fou en titre du roi, sa femme Mathurine ; le fameux Bluet d'Arbères, comte de Permission ; Mondor, Tabarin, dont nous reparlerons et dont le théâtre était situé place du Pont-Neuf, à côté de la place Dauphine ; le seigneur Hieronimo, prédécesseur de Tabarin, et tant d'autres qu'il serait trop long de nommer.

C'était sur le Pont-neuf des cris, des jurons entremêlés du bruit des cymbales et des tambours des empiriques ; De l'aigre fausset des libraires vendant foison de livres ou pamphlets ; des débitants de triacle — thériaque — des parades toujours hurlantes des fameux Hieronimo, de Ferrante d'Orviéto, débitant

son oviétan, Mondor, le beau parleur, discutant ; avec son valet Tabarin, dont le chapeau de feutre mou pronait, sous sa main adroite, les formes les plus imaginables ; les montreurs de bêtes féroces, et, au milieu de tout ce vacarme, la cohue des allants et venants ; les cavaliers se débattants au milieu de la foule ; les carrosses du célèbre Micaisc, se frayant passage à grand'poino ; les soldats défilant fifres et tambourins en tête ; le carillon de la Samaritaine ; et, brochant sur le tout, les poussées exercées par les filous et les tire-laines, faisant onduler les masses, comme les flots de la mer en courroux, juror les badauds et crier les femmes ; puis des querelles, des disputes, des duels même en plein vent, au milieu de la chaussée, car les raffinés ne se gênaient nullement pour dégainer là où ils se trouvaient. Souvent ces duels n'étaient qu'un audacieux stratagème, pour augmenter la presse et donner ainsi liberté plus grande aux agrofins, de dévaliser les provinciaux et les paysans.

Ce vacarme, ce tapage, ce tohu-bohu persistait presque jour et nuit ; pendant quelques heures seulement, le silence remplaçait le bruit ; la foule s'écoulait ; le pont restait désert, du moins en apparence.

Mais ce calme était trompeur, cette tranquillité factice. Le Pont-Neuf se changeait alors en coupe-gorge ; mieux eût valu se trouver, à onze heures du soir, dans la forêt de Bondy, ou dans celle de Sénart que sur le Pont-Neuf.

Cependant Dieu sait de quelle sinistre réputation jouissaient à cette époque ces deux forêts, qui se vantaient de repaires aux plus hideux bandits ; dont les troupes, organisées sur une grande échelle, répandaient la terreur autour d'elles, à plus de vingt lieues à la ronde.

Lorsque sonnaient onze heures du soir le Pont-Neuf devenait sombre et solitaire. Alors, malheur au bourgeois attardé, au galant courant à un rendez-vous, que la nécessité obligeait à traverser le pont. Les tire-soies et les tire-laines y régnaient en maîtres. Si le pauvre diable échappait par hasard aux premiers, il tombait inévitablement dans les mains des seconds ; fort heureux dans sa détresse si, après avoir été dévalisé et dépouillé jusqu'à la peau, il n'était pas lancé par-dessus le parapet, dans le fleuve béant, qui l'engloutissait à jamais dans ses eaux fangeuses.

Parfois des querelles s'élevaient entre les tire-soies et les tire-laines ; non pour le partage du butin, mais pour se disputer la place.

Parfois aussi, tire-laines et tire-soies faisant momentanément cause commune, se réunissaient contre le guet, qu'ils regardaient à outrance, s'il était assez mal avisé pour accourir aux cris désespérés des malheureux qu'on dépouillait ou qu'on égorgeait.

D'où venait cette étrange distinction entre tire-soies et tire-laines ?

Nous allons l'expliquer.

Si incroyable que cela paraisse au premier abord, mais il n'y a malheureusement aucun doute à cet égard, les tire-soies étaient des gentilhommes les plus huppés et même les mieux famés de la cour.

Souvent, après avoir fait la débauche chez le tavernier de la rue des Prouvaires, rendez-vous ordinaire des Raffinés, sur excités par des excès de toutes sortes, ils se réunissaient dix ou douze ensemble et faisaient la partie de courir les rues et d'aller sur le Pont-Neuf voler les manteaux aux bourgeois ; cela à voix haute, sans la moindre vergogne, comme si ce fut la chose la plus

naturelle du monde ; pariant entre eux à qui tirerait le plus de manteaux, riant comme des fous qu'ils étaient, aux cris de terreur de leurs victimes.

On nommait cela tirer la soie, parce que ces nobles bandits ne s'adressaient, autant que possible, qu'aux bourgeois aisés ou paraissant tels.

Du reste, cette mode de tirer la soie n'était pas nouvelle, elle avait subi une première modification ; de notre temps, grâce au progrès lucessant des lumières, elle en a subi une seconde.

Le roi Charles IX, en compagnie de son frère le duc d'Anjou et du roi de Navarre, qui plus tard devait être Henri IV, ne se faisait aucun scrupule d'aller, après boire, courir les rues envoler les manteaux des bourgeois de sa bonne ville de Paris, le duc de Guise, le Grand-Balafré lui-même, s'est plusieurs fois livré à ce passe-temps peu orthodoxe qui devint le plaisir favori des mignons de Henri III et des raffinés d'honneur, ces braves à « trois poils », toujours le poing sur la hanche ; qui, pour un regard de travers ou un mot équivoque ou mal compris, se mettaient nus jusqu'à la ceinture, et, l'épée d'une main, la dague de l'autre, se déchiquetaient en riant, jusqu'à ce que leur corps ne fût plus qu'une plaie et qu'ils tombassent morts.

Tout le monde ne peut pas être grand seigneur : les tire-laines étaient simplement des filous et des argotiers ; ils ne supportaient qu'avec peine et à leur corps défendant, la concurrence déloyale des gentilhommes. Ils s'en plaignaient même amèrement, lorsque l'occasion s'en présentait, mais ceux-ci n'en tenaient aucun compte.

Voilà ce qu'était le Pont-Neuf à l'époque où se passe notre histoire, c'est-à-dire le centre de toutes les affaires honnêtes ou non ; le rendez-vous de toutes les classes de la société, depuis les plus hautes jusqu'aux plus infimes ; l'artère par laquelle s'écoulait toute la surabondante vitalité de la grande capitale, en un mot, l'endroit où battait, bien réellement alors, le cœur de Paris, cœur gangrené, peut-être, mais qui avait, comme il l'a encore aujourd'hui, quoi qu'on en dise, ses nobles élans et ses instincts généreux.

(A CONTINUER.)

(Commencé le 1er Janvier 1881 — No. 54.)

## LA DAME DE PIQUE

ou

### LE NIHILISME EN RUSSIE

#### CHAPITRE IV

#### AMOUR ET HAINE — (Suite.)

Sans plus l'écouter les deux Russes écartèrent une guenille appendue en façon de rideau, et montèrent un petit escalier vermoulu, conduisant à un vestiaire délabré, où elles échangèrent leurs riches et moelleuses fourrures contre une de ces amples mantes doublées de yénotte que portent les femmes de marchands de 3e guildé.

Quand elles redescendirent, Vahis, transformé en vulgaire iwoschik, avait déjà attalé le mauvais traîneau fourni par Aaron qui pleurait toujours ; le regard qu'il lança à ses nobles clientes, quand elles sortirent, était navrant, Nadiège y répondit par un éclat de rire.

— Ris, ris, chienne de chrétienne, grogna le juif en se redressant tout à coup, quand le traîneau eut tourné le coin de la

ruo ; insulte-moi, niaise qui crois que je ne soutiendrai pas ton or comme le médecin tire le sang du malade. Va conspirer avec les imbéciles de ton parti, tu crois que pour les quelques pièces d'or qu'il faut t'arracher, je te garderai le secret, dors bien dans cette idée, je te ménage un réveil auquel tu ne t'attends pas. Puissat-elle durer longtemps, votre conspiration, c'est pour moi un double ratelier ; tu m'insultes, mais tu me paye aussi, malheureusement elle ne vous craint guère, mais quelques petits assassinats encore et cela viendra : les kopeks avec lesquels on soldo mes rapports à la troisième section, se changeront en roubles, et peut-être les roubles en impériales. Eh ! eh ! pauvre Aaron, Moïse a peut-être frappé pour toi le rocher avec la verge du Nihilisme, il en sortira de l'or pour ta famille.

Ses petits yeux gris brillaient de cupidité pendant qu'il se faisait à voix basse ce monologue, en frottant l'une contre l'autre ses mains parcheminées.

Tout-à-coup il se frappa le front, assura les verrous de sa porte et monta rapidement au vestiaire.

Les pelisses étaient négligemment jetées sur une table, il en examina l'étoffe avec soin, plongea ses doigts osseux dans le poil fin et soyeux, poussa un soupir en en supputant le prix, puis en visita les poches, en retira gants, mouchoirs et carnet de visite, soupirant à chaque qu'il objet n'osait pas s'approprier, mais en calculant le prix. Le porte-monnaie de la Sibérienne lui fit battre le cœur, il l'ouvrit, il ne contenait qu'une pièce d'or, une belle impériale toute neuve, qu'il souposa en la faisant sauter dans sa main ; mais ce pouvait être un piège, il la caressa avec une tendresse douloureuse, puis brusquement il la remit dans le porte-monnaie, et l'enfonça dans la pelisse, qu'il rejeta avec une sorte de terreur. Fœdora n'avait par laissé son argent, et cependant le visage d'Aaron s'épanouit tout-à-coup, car du carnet s'était échappée la lettre de convocation, portant l'adresse de la comtesse ; il s'en empara, c'était un atout pour son jeu.

Les rues étaient désertes, la foule qui les remplissait auparavant s'étant, dès que le mouvement des troupes eut dégagé le passage, portée en masse vers la Néva et sur le quai.

Là, elle formait un cadre immense, dont l'armée remplissait l'intérieur et au centre duquel, sur la plate-forme dominant le trou creusé dans la glace pour arriver jusqu'à l'eau, s'apercevait de loin l'Empereur, ayant à ses côtés le Tzarévitch, les grands ducs et le métropolitain ruisselants d'or et de pierreries.

Les hauts dignitaires de la cour, chamarrés de cordons et constellés de décoration, faisaient cercle au pied de la tribune, avec le reste du clergé, prêtres, enfants de chœur balançant leurs lourdes encensoirs, et diacres portant au bout de longues hampes les saintes images, revêtues de leurs carapaces de vermeil, dont chaque oscillation faisait jaillir des éclairs illuminant un instant l'épais nuage d'encens qui montait vers le ciel.

Les cloches s'étaient tues ; l'arme haute, immobiles comme des statues, les soldats dessinaient, sur la croute durcie de la rivière, une vaste mosaïque d'une parfaite régularité, dont les uniformes des différents corps simulaient les cubes diversement colorés ; tête nue, malgré la rigueur du froid, les paysans se tenaient humblement inclinés et multipliaient leurs signes de croix.

Seule, la voix de l'évêque, récitant les prières sacrées, se faisait entendre, lente et grave.

La multitude priait avec cette foi profonde, qui est le plus beau privilège du vrai peuple russe ; le ciel écoutait.

Soudain un diacre aux longs cheveux, en chape tissée d'argent, s'approcha, et fléchissant le genou, présenta le vase contenant l'eau lustrale à l'évêque, qui étendit la main pour bénir.

Alors, comme si ce geste solennel eut rompu le charme, il se fit un mouvement universel.

Les généraux élevèrent leurs épées, les sabres brillèrent aux épaules des cavaliers, les cosaques abaissèrent leurs longues lances, les drapeaux s'inclinèrent pour saluer, les troupes mirent les genoux en terre en présentant les armes, les clairons sonnèrent, les tambours battirent aux champs, et les cent pièces de canon alignées sur le quai de Wassili Ostrof, depuis la douane jusqu'aux deux sphinx égyptiens acroupis en face de l'académie de peinture, mêlèrent dans l'atmosphère, que sillonnaient leurs langues de feu, le fracas de leurs salves au bruit des cloches subitement éveillées.

Ce fut au milieu de ce tumulte que le traîneau, arrivant par le pont de Saint-Nicolas, s'arrêta devant la porte du cabaret de Vassilief, l'un des débits de boissons le plus renommés parmi les cochers de louage, les conducteurs de barques et les ouvriers de la douane.

A cette heure le cabaret, ordinairement plein, paraissait vide, car, en sortant pour aller voir la fête au bout de la rue, s'ouvrant sur la Néva, les domestiques avaient eu soin de ranger contre les murs, de manière à ne pas entraver la circulation, trois ou quatre ivrognes qui, pris de boisson dès le matin et revêtus de leurs touloups de cuir, ressemblaient à des outres oubliées au fond de la salle, où, dans l'immobilité la plus complète, ils achevaient de couvrir leur eau-de-vie de grains.

Seul, le propriétaire de l'établissement était demeuré chez lui, regardant, de derrière ses vitres suantes et graisseuses, l'unique point de la Néva dont des maisons plus avancées lui permettaient la vue.

L'arrivée des deux femmes ne parut pas l'étonner ; il les connaissait sans doute, car, sans se donner la peine de leur demander ce qu'elles désiraient, il les salua jusqu'à terre en leur indiquant de la main une seconde salle, contiguë à la première, et d'où s'échappait un bourdonnement confus indiquant une réunion nombreuse.

Malgré sa réputation, la maison de Vassilief était loin d'être élégante.

Qu'on se figure un vaste carré long, ayant pour murs des troncs d'arbres posés les uns sur les autres, à un seul étage, ajouré de quatre fenêtres basses, carrées, à petits carreaux épais et sales, laissant difficilement transparaître une lumière douteuse et coiffé d'un toit à deux pentes, dont les poutres principales, formant pignon au-dessus de la rue, se croisaient en manière d'un X gigantesque, ayant la prétention de représenter deux têtes de cheval accolées.

L'intérieur était peut-être plus pitoyable encore. Bâti sur un terrain humide, presque marécageux qu'il avait fallu exhausser plusieurs fois, la maison s'était-elle enfoncée peu à peu, ou avait-elle été pour ainsi dire chaussée extérieurement, il serait difficile de le dire ; mais ce qui est certain, c'est que pour y entrer il fallait, à l'inverse de ce qui se passe habituellement, descendre cinq ou six marches, à demi pourries par l'humidité, glissantes et exhalant cette odeur de bois moisi qui vous prend à la gorge dans les faubourgs les plus pauvres de la capitale.

Quatre pièces partageaient irrégulièrement ce rez-de-chaussée, la salle des buveurs, dans laquelle on entrait la première, plus large que longue, encombrée de tables grossières en sapin du nord, et de bancs de même longueur, avec des chevilles en bouleau fichées dans les murs pour suspendre les bonnets, un dressoir massif, chargé de bouteilles, de gobelets d'étain, de flam-

beaux de cuivre, ornés de larges taches de suif, puis çà et là, quelques écuelles en bois de tilleul, un comptoir pour enfermer la recette et, à côté, un tonneau en perce, supporté sur un bloc de sapin à peine équarri. Pour tout ornements des rideaux de coton rouge, ternes et usés, suspendus aux fenêtres, un portrait de l'empereur Alexandre, en costume vert, sur un cheval jaune, piqué au mur par quatre clous, cinq ou six pipes lui faisant vis-à-vis, et dans l'encoignure une petite image sainte, peinte à l'œuf sur une planchette de poirier, et devant laquelle se balançait une lampe que le pieux empoisonneur allumait tous les samedis.

Entre cette salle et la suivante, l'architecte avait ménagé un couloir étroit, formant à droite un cabinet pour y déposer les galoches humides et secour les manteaux chargés de neige; ce vestiaire, qui, même en été, conserve la physionomie d'un marécage, faisait face à un diminutif d'antichambre, où dormait habituellement, sur un escabeau, quand les cris ne devenaient pas trop impératifs, un garçon de 14 à 15 ans, Antoni, pauvre diable affublé du titre de « toholoveck » ou garçon de salle, et chargé à lui seul du service du restaurant, la « restauration » comme il est écrit sur la porte, en russe et en allemand.

Ce restaurant ne ressemblait en rien à celui de Boussault, sur la grande Perspective; un mauvais papier peint, dissimulant fort mal les jointures des poutres, y remplaçait les riches tentures à baguettes dorées, cinq ou six chandelles fumeuses dont le toholoveck coupe de temps en temps les mèches avec des mouchettes qui rappellent les temps primitifs, y tenait lieu de lustre; les vitres n'étaient pas moins malpropres, les rideaux moins usés que dans la pièce destinée aux buveurs; cependant la salle offrait cela de particulier, qu'une vaisselle de bois y remplaçait la grossière porcelaine, et qu'une nappe eût recouvert en entier, si on l'eût choisie moins étroite, une longue table ovale entourée de chaises de paille.

Un portrait de l'Empereur, mais cette fois dans un cadre, faisait le principal ornement de cette pièce, qui sentait à la fois l'aigre et le moisi, le choux et le tabac. Chaque jour, à l'heure du déjeuner ou dîner, le toholoveck, après avoir revêtu, pour remplir ses fonctions, un habit noir frippé jusqu'à la corde, retournait contre le mur le portrait de son Souverain aux grands applaudissements des étudiants et des étudiantes, des bacheliers et des docteurs que cette protestation bi-quotidienne semblait charmer, d'autant plus qu'au revers de l'image du tyran, se trouvait écrit, en gros caractère, le mot NIHIL; symbole des opinions religieuses et politiques des habitués de la restauration.

Dans l'opinion de ces mêmes habitués, c'est de ce cénacle choisi que doit sortir la lumière qui éclairera le monde, à commencer par la Russie, régénérée par les affiliés à la secte des Nihilistes.

En attendant cette époque fortunée, c'est là que se réunissent, pour prendre leurs repas, les étudiants et les étudiantes les plus maltraités de la fortune, végétant sans emploi, condamnés à de rudes privations, mais surtout exaspérés, après avoir subi des examens par lesquels ils croyaient parvenir aux emplois les plus élevés, de voir toutes les portes fermées devant eux, bien moins par le mauvais vouloir d'un gouvernement injuste, comme il le prétendent, que par le petit nombre de places disponibles pour une foule de solliciteurs dont chaque concours augmente la proportion.

De la souffrance aux murmures il n'y a pas loin, encore moins loin des murmures à la révolte.

C'est ainsi que chaque ville d'université est devenue un foyer de Nihilisme, attisé par les brochures clandestines émanées des centres extérieurs, Londres, Genève, Bruxelles, Paris, les théories subversives des professeurs d'irréligion, les incitations perfides d'hommes pervers qui, ne voyant qu'un moyen pour parvenir à la fortune, aux honneurs, à la jouissance, poussent devant eux le troupeau des mécontents ou des déclassés afin de s'en faire un marchepied qu'ils briseront ensuite.

L'amour des souvenirs pour la nation qu'ils gouvernent est souvent fatal aux rois; les réformes libérales, accomplies avec tant de courage par Alexandre II, ont été l'huile répandue sur le feu, couvant secrètement sous la cendre.

En émancipant les serfs, en ouvrant à tous l'accès de toutes les carrières, en détruisant les barrières élevées par les castes, le magnanime empereur a donné passage au torrent qui contenait la main de fer de Nicolas.

Le peuple lui est resté fidèle, il est vrai, mais, d'un seul coup, le trop libéral souverain s'est aliéné la noblesse, qui se regarde comme lésée dans ses intérêts, les employés, dont il a rompu le faisceau, la petite noblesse qui, n'ayant pour vivre que des places regardées comme son patrimoine légitime, se les voit disputées par de nombreux concurrents, les popes ou prêtres russes, qui souvent chargés d'une nombreuse famille et croyant les carrières ouvertes à leurs fils, les ont poussés avec une incroyable ardeur dans les écoles, et jettent un cri de détresse en s'apercevant qu'il y a plus de juges que de causes, d'avocats que de clients, de comptables que de caisses, de receveurs que de contribuables, d'écrivains que de lecteurs. Si la déception des parents est grande, il est facile de comprendre combien plus grande encore est la colère des déclassés, dont s'évanouissent les rêves dorés.

Nihilistes doctrinaires, c'est-à-dire rêveurs, ou illuminés, ce que nous appelons en France les libres-penseurs, étudiants, bacheliers ou docteurs, petits nobles ruinés par l'émancipation, juges, avocats et autres employés mécontents de la part qui leur est échue, çà et là dans l'armée quelques esprits inquiets et enthousiastes, les coquins à quelque catégorie qu'ils appartiennent, telle est en somme l'armée de la révolution en Russie, armée dont leurs complices étrangers exagèrent à dessein la force et le nombre qui, en réalité, ne tient garnison que dans un petit nombre de villes importantes, mais ne compte pas un seul soldat, soit dans les campagnes, soit dans les villes de second ou de troisième ordre, profondément croyantes, profondément dévouées à l'empereur.

En face de l'imposante manifestation qui avait lieu en ce moment, la réunion tenue dans le cabaret de Vassilief paraissait plus ridicule que dangereuse; aussi la police, quoique parfaitement avertie, n'avait-elle pas même daigné s'en préoccuper, les sectaires le comprenaient; mais demeuraient persuadés comme l'avait dit Nadiège, qu'il faut attirer l'attention, fut-ce même par les attentats les plus insensés. C'était en cédant à ces considérations, que quelques chefs haineux avaient convoqué l'assemblée des affiliés les plus influents pour arrêter des résolutions hardies et frapper un coup capable de mettre en relief l'audace des réformateurs.

Cinquante ou soixante conspirateurs se trouvaient déjà dans la salle réservée quand Fœdora y entra avec sa compagne; les chaises ne suffisant pas pour tous les assistants avaient été retirées, et la table repliée occupait l'extrémité de la pièce; pour y servir de bureau.

Bien que le costume des deux amies contrastât par son él-



gante simplicité avec celui des doctresses et des bachelières à lunettes bleues, les mains se tendirent avec empressement vers elles. Nadiégo avait déjà la réputation d'une forte tête, l'appoint des deux millions de la comtesse pouvait singulièrement aider, à un moment donné, une association dont la caisse ne regorgeait pas d'or.

Ce fut donc sans étonnement et sans réclamations, quoique les lèvres pincées de la bachelière Prascovia Pastoukoff témoignassent son peu de bienveillance pour ces aristocrates, qu'un homme au front chauve, le menton parfaitement rasé, se détachant d'un groupe d'étudiants imberbes autant que rapés, s'avança vers elles et les invita à prendre place sur l'un des rares sièges destinés au bureau.

Très-flattée secrètement dans son amour-propre, la comtesse s'en défendit d'abord, puis finit par accéder aux instances de son introducteur, avec lequel la Sibérienne, demeurée debout, entama un aparté de quelques minutes, singulièrement favorisé par le bruit des salves répétées, qui ébranlaient les vitres, scandant de leurs détonations l'air national du « Boje tzara. kraui » (Dieu protège le tsar), joué par toutes les musiques des régiments et chanté en chœur par cent mille voix.

Une manifestation aussi triomphante ne pouvait pas passer sans protestation: Vive la Russie libre! vive Nihil! glapit de sa voix de fausset la farouche Prascovia.

— Vive la Russie libre! répétèrent quelques enthousiastes.

— Silence! cria l'homme chauve, soyons prudents, la police nous écoute, et il se tourna de tous les côtés, agitant les bras et roulant des regards inquiets, comme s'il craignait que toute la gendarmerie bleue du tyran ne se ruât sur l'assemblée.

Enfin le dernier coup de canon se fit entendre, suivi du sourd roulement de l'artillerie, les musiques s'éteignirent en s'éloignant, les troupes défilèrent, chaque corps se rendant à sa caserne, et de la splendide parade il ne resta d'autre trace que le sol piétiné, des ornières crousées dans la neige par les caissons, et, sur le bord opposé de la Néva, que le pavillon élevé pour la cérémonie, et autour duquel se bousculaient les moujiks, pour puiser avec leurs écuelles l'eau sacrée, dans laquelle de pieuses mères ne craignent pas de plonger leurs enfants violacés par le froid.

— Frères, fit alors le même personnage en s'adressant à l'assemblée: l'armée des imbéciles adorateurs du tyran a enfin daigné nous débarrasser de son voisinage importun, c'est maintenant au tour de l'armée de ceux qui haïssent toutes les tyrannies, de délibérer dans son calme et dans sa force; nous sommes ici tous égaux, cependant, comme il est nécessaire que quelqu'un dirige la discussion, je vous engage à nommer un président provisoire.

— Prends le fauteuil et ne perdons pas de temps, firent deux ou trois étudiants à la légère.

— Quo ceux qui consentent à ce que je préside lèvent la main.

L'épreuve ne fut pas douteuse.

— Quels seront les assesseurs?

— Puisque Fœdora Mikailovna s'est déjà installée, répliqua sèchement Prascovia, qu'elle reste au bureau, à quoi bon chercher mieux puisque pour aujourd'hui il n'y a rien à décider.

— Sœur, je te cède la place, fit la comtesse se levant un peu émue de cette impertinence.

— Non, non, s'écria-t-on, nous refusons Prascovia.

La nihiliste pâlit de dépit; sans y prendre garde le président dit: Je propose donc Fœdora Mikailovna.

— Oui! oui! finissons.

— Et pour second assesseur, Nil Antonovitch, qui remplira aussi les fonctions de secrétaire.

— Adopté! firent les nihilistes.

— Tu n'as donc pas été arrêté, frère, dit Nadiégo au jeune étudiant quand il passa devant elle.

— A quel propos? fit-il étonné.

— A propos des paquets de proclamations distribués à la gare et en particulier de ceux glissés dans les poches de Pankratief et d'Artamof.

— Tu m'as vu?

— Parfaitement, et nous nous reverrons encore, Nil Antonovitch, tu es un brave.

Il lui serra la main en rougissant.

— Frères et sœurs, la séance est ouverte, fit le président. Voici un pli qui m'a été remis, il ne m'est pas permis, vous le savez, de vous dire par qui, mais vous pouvez reconnaître le cachet ajouta-t-il en passant à Nadiégo la lettre fermée, scellée d'un cachet, représentant deux poignards en croix, surmontés d'un niveau autour duquel on lisait: Comité directeur de Saint-Petersbourg.

Le secrétaire fit circuler la lettre sous les yeux de l'assemblée.

— Quelqu'un de vous a-t-il des doutes?

— Personne, ouvre, ouvre.

Le président rompit le sceau, et retira trois ou quatre feuilles de l'enveloppe, chacune d'elle portait son numéro.

— Commençons par le numéro 1, fit-il; c'est un résumé de la correspondance étrangère. A Genève, nos amis s'occupent de nous, des ballots de brochures nihilistes et de proclamations ont été adressés au comité.

— Qui ne les recevra pas, dit une voix.

— Qui les a reçues par l'intermédiaire d'une dame de la cour, assez haut placée pour que ses bagages ne soient pas visités à la douane de Saint-Petersbourg; du reste, l'essentiel est, le résultat serait le même, nous avons des amis dans l'administration.

— Bravo! cria-t-on de toutes parts.

— A Paris, un journal répandu embrasse notre cause avec ardeur et a promis de publier tous les documents que nous enverrons; un comité révolutionnaire, formé par l'initiative de quelques chefs de la libre-pensée, se mettra en rapport avec tous nos nationaux de France, pour les aider de ses lumières, et enverra des émissaires en Pologne, en Prusse, en Autriche, en Russie, pour favoriser nos projets. De Londres, une caisse de projectiles explosibles d'une grande puissance et d'invention nou-

(A CONTINUER).

## “ LE FEUILLETON ILLUSTRÉ ”

PARAIT TOUS LES JEUDIS

### CONDITIONS D'ABONNEMENT

Payable d'avance ou dans le cours des trois premiers mois:  
UN AN..... \$1.00 — SIX MOIS..... \$0.50

Payable dans le cours des trois derniers mois:  
UN AN..... \$1.50 — SIX MOIS..... \$0.75

### A L'ÉTRANGER: STRICTEMENT D'AVANCE

Aux agents: 16 cent la douzaine et 20 par cent sur l'abonnement, strictement payable à la fin du mois.

MORNEAU & CIE,

Boite 1868, B. de P., Montréal.

81, Rue St. Gabriel